

MARTINE
TURENNE

ANNE-FRANCE
GOLDWATER

PLUS GRANDE QUE NATURE

ANNE-FRANCE
GOLDWATER

PLUS GRANDE QUE NATURE

MARTINE TURENNE

ANNE-FRANCE
GOLDWATER

PLUS GRANDE QUE NATURE

*À la douce mémoire de Rocco,
le meilleur chien qui ait jamais vécu,
et à Sandrine, la chienne qui
pensait qu'elle était ma femme.*

Mot de l'auteure

« Dieu n'épargne personne ! »

Tout Anne-France Goldwater est dans cette exclamation. S'il y a une chose de partagée équitablement sur cette terre, dit-elle, c'est la souffrance. Chaque vie dissimule quelques drames. Elle le sait. Elle accompagne depuis trente-cinq ans l'être humain dans ses moments les plus difficiles.

« Dieu n'épargne personne », dit la plus croyante des athées, la plus émotive des rationnelles, la plus drôle des écorchées, la plus extravertie des *nerds*, la plus *people* des intellos. Un paradoxe ambulante, une surdouée traînant ses émotions comme autant de trophées : elle a triomphé d'elles, à sa manière.

Les événements qu'elle partage dans sa biographie et les sentiments qui les accompagnent sont les siens, mais ils sont aussi ceux de tous : amour et abandon, joie et tristesse, pertes et conquêtes, victoires et défaites, naissances et deuils. La vie, quoi ! Seule l'intensité de cette femme est, sans doute, unique en soi !

Anne-France Goldwater m'a généreusement accueillie dans le cocon de la maison familiale, où se sont déroulées

nos rencontres, de l'automne 2015 à l'été 2016. Leonel, son amoureux, aux commandes de la cuisine, à préparer un délicieux repas, la petite Eva qui profite de ses derniers instants avant le dodo, les quatre chiens qui s'agitent, et Anne-France qui déterre ses bons et moins bons souvenirs...

Merci à toute la famille pour son accueil.

Anne-France est l'héritière d'une civilisation quasi anéantie, les ashkénazes. Un pays en soi, comme elle le dit, et dont elle se réclame fièrement.

Merci à Stanley Diamond, directeur exécutif du Jewish Records Indexing-Poland, pour les recherches sur les familles Goldwasser et Zendel, et au professeur Jan Grabowski, de l'Université d'Ottawa, pour ses explications sur le destin funeste de la population juive polonaise lors de la Seconde Guerre mondiale.

Merci aussi à Yves Thériault, sans qui cette rencontre avec Anne-France n'aurait jamais eu lieu.

À travers le récit de sa vie, Anne-France nous offre un retour à son Montréal des années 1960 et 1970, anglophone et multiethnique, ainsi qu'un accès privilégié aux dessous d'une carrière exceptionnelle, ponctuée de drames et d'avancées dans les luttes des femmes, mais aussi des hommes.

À cinquante-six ans, elle est une femme assumée, en quête d'un équilibre, le sien, qui n'éteindra jamais sa flamme. Elle est une voix unique et singulière du Québec d'aujourd'hui.

Martine Turenne

Voici l'histoire de ma vie. Ou du moins la perception que j'en ai. Si je cherche à être rationnelle, je vais déconstruire ce récit. Parce que la personne que je suis est un ensemble d'événements et des émotions qu'ils ont engendrées.

Anne-France Goldwater, juin 2016

Prologue

Je suis sur un petit balcon. Il y a un barbecue, un micro-modèle qui tient sur trois pattes, très bon marché. Je me suis brûlé le coude sur la grille de métal. Je pleure et j'essaie de retourner dans l'appartement. La porte-moustiquaire est fermée. Personne ne vient m'aider.

Je me tiens debout dans mon berceau. Il y a un meuble, avec de petits tiroirs blancs, brillants, très 1960. Mon père et ma grand-mère sont dans la pièce. Ils me tendent une poire d'eau chaude.

J'entre dans la chambre de mes parents, la nuit. Mon père me prend dans ses bras et me hisse sur le grand lit. Il m'installe entre ma mère et lui. Ma mère me tourne le dos. Je vois ses cheveux, son épaule droite, sa chemise de nuit.

Ce sont les uniques souvenirs qui subsistent, dans ma mémoire, de l'appartement de la rue Lacombe, où j'ai passé les trois premières années de ma vie.

Et c'est l'image qu'il me reste de ma mère : elle me tourne le dos.

I

Dans la grande maison

« Les événements traumatiques de toute enfance restent dans les ténèbres. Des ténèbres où se trouvent aussi cachées les clés permettant de comprendre toute la suite de la vie. »

L'Avenir du drame de l'enfant doué, Alice Miller, 1996

J'ai grandi dans une vaste maison d'Outremont, sombre, sale et délabrée. J'y suis arrivée en 1963, à l'âge de trois ans.

Après le décès de ma mère, mon père est retourné vivre à la résidence familiale, au 5794, avenue Déom. Ma grand-mère paternelle, Sarita Berlinerblau, occupait le rez-de-chaussée. C'est là que nous nous sommes installés, mon père et moi. Elle y habitait seule depuis le décès de mon grand-père, Jacob, survenu un an plus tôt.

Ils avaient acheté cette maison quelques années après leur arrivée au Canada, en 1929, avec leurs quatre enfants : Pesa, Eila, Herssek et Simcha, mon père. Ils sont devenus respectivement Pauline, Jeannette, Harry et Sam, histoire de se fondre dans leur nouveau pays.

Et mon père, Sam Goldwasser, est devenu Sam Goldwater.

Parents et enfants avaient pris le bateau au port de Liverpool, en direction de New York, après avoir traversé l'Europe depuis la Pologne. Ils avaient laissé là-bas leurs familles, leurs amis et la manufacture de mon grand-père, à Varsovie.

Ma grand-mère ne se sentait plus en sécurité en Pologne depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Les persécutions contre les Juifs avaient repris. Elle n'avait bien sûr pas vu venir la suite – l'anéantissement des Juifs polonais et de presque tous les membres de sa famille –, mais elle avait peur. Elle insistait pour partir. Sa famille lui disait qu'elle était folle, que la Pologne était son pays, que leurs affaires allaient bien. Mais elle était têtue.

À Montréal, mon grand-père a lancé une autre manufacture de lingerie pour femmes, Judy's Lingerie, sur l'avenue de l'Esplanade. C'est tout ce qu'il savait faire dans la vie. Dans ma culture, les cancre deviennent des gens d'affaires. Si tu es intelligent et bon à l'école, tu deviens docteur, dentiste, comptable... ou avocat.

Mon père, Sam, était un enfant de la Dépression. Il en a conservé une aversion pour la dépense. Il n'avait pas d'argent à la Bourse, mais dans des bons d'épargne, à la banque, sous son matelas... Après quelques années à aider son père à la manufacture de lingerie, il est retourné aux études en 1957, pour faire son droit à l'Université McGill. Mais il a échoué à sa première année!

Il y avait également sa jeune épouse, Ruth, ma mère, qui était aussi retournée sur les bancs d'école. Elle terminait son baccalauréat et venait de recevoir la médaille du Gouverneur général en littérature française. Le regretté juge Steinberg m'a raconté, un jour, que la faculté de droit de l'Université de Montréal voulait l'avoir dans ses rangs. « Pour l'honneur d'avoir ta maman, ils ont dû accepter de prendre ton père. »

C'est comme si une équipe de hockey avait voulu recruter Wayne Gretzky, mais qu'elle avait dû, pour réaliser la transaction, accepter d'embaucher six autres joueurs peu doués...

Durant les deux premiers mois de ses études à l'Université de Montréal, mon anglophone de père ne comprenait rien, ou presque. Il parlera un français cassé toute sa vie. Il avait des expressions bien à lui. Ma préférée, qu'il répétait à ses clients: « *Ninkettez*-vous pas de rien. »

Ma mère, élevée à Paris, parlait un français châtié. Difficile de le croire aujourd'hui, mais on m'a assuré que, durant les trois premières années de ma vie, je ne parlais que français.

Elle était, comme mon père, d'origine juive polonaise, mais, en fuyant leur ville natale, Lidzbark, au nord-est de la Pologne, au début des années 1930, les Zindel avaient choisi d'immigrer en France. La guerre allait les rattraper.

Mon grand-père maternel a été tué dans la Résistance. Ma mère et sa sœur cadette, Suzanne, ont survécu, cachées par des religieuses, dans un couvent.

Mes parents se sont rencontrés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à Londres, alors que mon père y faisait son service militaire. Ma mère avait dix-sept ans et mon père, vingt-trois ans lorsqu'ils se sont mariés, en 1947. Disons que le mot « fuite » n'est pas un euphémisme dans son cas. Elle venait de vivre six années de guerre, et l'idée d'avoir à quitter le continent européen devait la séduire.

Je ne sais trop ce qu'ils ont fait par la suite, sinon qu'ils sont arrivés à Montréal le 10 décembre 1953. Elle avait vingt-quatre ans, lui, trente.

Du plus loin que je me souviens, mon père pratiquait le droit seul. Au départ, dans plusieurs bureaux de la rue Saint-Jacques, puis il a emménagé dans l'édifice Dominion Square, dans la rue Sainte-Catherine, entre les rues Metcalfe et Peel. Sa clientèle était bigarrée, provenant souvent de l'aide juridique. C'était un avocat généraliste.

Il avait les cheveux châtain, très fins, mesurait cinq pieds sept et avait un tronc épais. Après sa première crise cardiaque, à cinquante-deux ans, il a fait des efforts pour maigrir, pour ne peser que cent cinquante livres à la fin de sa vie. Mais même à ce poids, il n'avait pas l'air d'un homme en santé. Il n'était pas bâti pour être mince.

Jeune, il avait un look de gangster, tel qu'on l'imaginait dans les années 1930, avec une gueule de vilain et de beaux yeux bleus.

J'ai hérité de ses yeux et de son teint très pâle.

Et de ses pieds ! Épais, plats, avec des orteils courts.

En fait, je ressemble à mon père. Trop. Je n'aime pas me regarder à cause de ça. Quand mon conjoint, Leonel, allume la télé pour visionner un épisode de *L'Arbitre*, je quitte la pièce. Je ne peux pas supporter de voir mon visage.

Et ça empire à mesure que je vieillis.

Récemment, j'ai passé un week-end à faire du vélo. Vraiment beaucoup de vélo. De retour à la maison, je me suis fait une réflexion, un peu narcissique, comme on se fait tous à soi-même: « Regarde comment tu as pédalé, tu as encore beaucoup de force, tu es en forme, tu as pris des couleurs, tu as encore autant d'énergie qu'il y a cinq ans, tu as sans doute perdu du poids. Laisse-toi te regarder dans le miroir. »

Erreur.

J'étais totalement découragée. « *Oh my God!* J'ai cinquante-cinq ans. Dans quelques années, je serai vraiment la copie de mon père. Je ne pourrai jamais prendre une photo de moi et penser: Wow! Quelle belle photo! »

Je ne veux pas lui ressembler... Quelle malédiction!

Mes premiers vrais souvenirs d'enfance remontent à cette grande maison qui était située tout au bout d'un cul-de-sac, à l'orée d'un boisé.

L'homme d'affaires qui l'avait fait bâtir avait donné son nom à la rue. Au moment de sa construction, cette maison avait dû être spectaculaire, mais elle s'était détériorée au fil des ans, et cela s'est accéléré après le décès de mon grand-père, en 1962.

Ma grand-mère m'avait montré des photos d'une époque où l'immense jardin était bien entretenu et élégant. Elle y organisait des fêtes pour la communauté juive. Pierre Elliott Trudeau était présent à l'une d'elles, bien avant qu'il se lance en politique. Moi, je n'ai connu ce jardin qu'abandonné, en friche, envahi de mauvaises herbes et de milliers de moustiques.

Au deuxième étage de la résidence vivaient ma tante Pauline, la sœur aînée de mon père, et son mari, Johnny Levine,

qui avait repris la manufacture de mon grand-père. Quelques années après mon arrivée, leur petit-fils, Jason, s'est installé avec eux.

Leur fille, Judith, s'était mariée avec un juif new-yorkais et était revenue en catastrophe après son divorce. Leur mariage avait été célébré en grande pompe, le 31 janvier, soit quelques mois avant le décès de ma mère.

À son retour à Montréal, Judith avait pris un boulot et ses parents s'occupaient de son fils, Jason, durant la semaine. Bien qu'il soit plus jeune que moi de quelques années, il est devenu mon compagnon de jeu.

C'est avec lui que j'allais jouer dans les ruines de l'orphelinat catholique Saint-Patrick, un immense bâtiment qui jouxtait notre maison, déserté depuis 1960. C'était un endroit lugubre. Sa carcasse a fini par être ravagée par un incendie, dans les années 1970. Jason et moi prenions un plaisir malin à aller nous y amuser et à faire ce que des parents responsables empêchent leurs enfants de faire aujourd'hui. On traînait dans l'aire de jeu abandonnée des enfants, où tout ce qui restait était du vieux métal rouillé. Tout était dangereux, on pouvait se crever un œil ou se casser un bras à tout moment, mais personne ne surveillait les gamins à l'époque.

Au troisième étage de la grande maison familiale, il y avait le grenier, vaste et spectaculaire, où vivait un architecte. Il était célibataire.

À l'extérieur, une haie d'arbustes séparait notre terrain de celui des voisins. Comme nous étions la dernière maison de la rue, la forêt commençait juste après notre demeure. C'est là qu'a été bâti, des années plus tard, Le Sanctuaire, sur les ruines de l'orphelinat abandonné, puis réduit en cendres.

D'ailleurs, s'il reste encore des traces de verdure à cet endroit, c'est probablement grâce à moi. À dix-huit ans, j'ai fait circuler une pétition pour protéger et sauvegarder cet espace vert. Il porte désormais le nom de parc Marie-Gérin-Lajoie.

Devant notre résidence, cinq magnifiques ormes hollandais s'élançaient élégamment. D'un côté, une simple entrée asphaltée pouvant contenir une voiture ; de l'autre, une

seconde entrée, en pente, menant vers un garage qui jouxtait, au sous-sol, un lieu sinistre à l'origine de mes nombreux cauchemars.

Pour entrer dans la maison, on suivait une longue allée bordée d'arbustes et d'un parterre décoré de petites roches où poussaient des lys mauves. On accédait à un spacieux vestibule qui donnait sur un très large corridor. Trop large. Je me suis toujours dit que l'architecte qui avait conçu cet espace pensait diviser ainsi deux maisons unifamiliales. Le tapis qui recouvrait le sol était complètement détruit. On voyait le bois entre les brèches. Ma grand-mère avait ajouté quelques carpettes là où les trous étaient les plus visibles.

À droite de l'entrée, il y avait le salon. Le piano en était le meuble vedette. Il était cependant interdit d'y jouer. La pièce était encombrée de vieux meubles de style très rococo, presque burlesques. Et certainement ridicules.

De l'autre côté du corridor se trouvait la chambre principale. C'est là que dormait ma grand-mère. Aux murs, au-dessus du lit conjugal, on avait accroché deux toiles représentant Sarita et Jacob. Ma grand-mère dormait du côté de son cadre. Et le côté de mon grand-père était bien évidemment vide.

Une immense armoire faite sur mesure par un ébéniste couvrait un des murs de la chambre. Cette pièce était si vaste qu'il y avait de l'espace pour un grand Récamier, lui aussi de style super rococo. Le genre de meuble conçu pour une femme qui n'a rien d'autre à faire que de s'allonger.

Quand mon père allait discuter avec ma grand-mère au petit matin – les Goldwater sont souvent réveillés tard dans la nuit –, il s'installait sur ce fauteuil.

À l'occasion, j'allais m'étendre à côté de mon père, non pas pour dormir, mais pour me reposer quelques minutes et écouter les conversations. Il m'arrivait aussi de me coucher dans le lit de ma grand-mère, lovée contre elle. Parfois, elle me caressait les cheveux. C'est dommage que les mauvais souvenirs aient pris le dessus et que les moments anodins, ceux tout en tendresse, se soient effacés. Mais bon, elle me caressait les cheveux, un peu comme on le fait avec un animal

couché à nos côtés. Je le fais machinalement avec mes chiens. C'est de la tendresse facile, un automatisme. Ce n'est pas le vrai amour, qui implique une notion de sacrifice.

Après la chambre de ma grand-mère, du côté gauche du corridor, deux salles de bains distinctes se suivaient, la première avec une douche et une baignoire, l'autre avec des toilettes. Cette petite pièce était souvent infestée de fourmis. Un jour, mon père en a balayé peut-être dix mille...

Du côté droit, un miroir était accroché au-dessus d'une table, longue et mince, style Bombay, sur laquelle tu lances tes clés en entrant. C'était aussi une création faite sur mesure, toujours dans le style rococo.

Enfin, une large entrée, sans porte, menait vers la salle à manger. La pièce était très vaste ; on pouvait y asseoir jusqu'à dix-huit personnes. La table, faite sur mesure, une fois de plus par cet ébéniste qui travaillait pour nous, pouvait s'agrandir au besoin.

L'artisan avait aussi fabriqué l'imposant buffet, absolument magnifique. Aucune maison ne peut aujourd'hui héberger un tel mobilier. Tout était truqué dans ce meuble, on ne voyait pas les tiroirs. Une porte vitrée s'ouvrait sur des étagères où s'étalait la collection de vases en cristal. On y déposait de fausses fleurs que je prenais un plaisir malin à casser. C'était ma petite vengeance sur ma grand-mère.

Quand j'étais gamine, elle recevait encore toute la famille les vendredis soir. Je me souviens des jeux que je faisais avec ma cousine Lynn, la fille de mon oncle Harry, de deux ans mon aînée. Puis ma grand-mère a vieilli, elle n'y recevait la famille que pour les fêtes juives. La grande table servait essentiellement à faire mes devoirs et à entreposer mes livres d'école.

Après cette salle à manger, toujours du même côté du corridor, il y avait la porte de la chambre de mon père. Cette pièce, qui faisait quatorze pieds sur dix-huit, devait être à l'origine une salle de télévision.

Je dormais aussi dans cette chambre, malgré l'immensité de la maison. On y avait installé deux lits à une place : un pour moi et un pour mon père. Il y avait une table de chevet

à côté de son lit, un téléviseur sous les fenêtres, le premier modèle en couleur, et un climatiseur. J'empilais les quelques vêtements qui m'appartenaient sur une simple chaise.

Au fond de la chambre, une porte conduisait à l'escalier de service qui menait au deuxième étage. Une autre pièce, adjacente à cette chambre, devait à l'origine avoir été conçue pour les domestiques.

Après notre chambre, le corridor prenait des dimensions plus traditionnelles. Un mur transversal le réduisait du tiers. Il y avait une grande horloge et, à côté, des tablettes avec des portes vitrées, où se trouvait le téléphone de mon père.

Il y avait aussi une collection de poupées. Je n'y touchais jamais. Elles n'avaient aucun intérêt pour moi. Elles m'avaient été envoyées par ma grand-mère maternelle, qui vivait à Paris.

J'aimais cependant les vêtements, les accessoires et les souliers de Barbie. Je les organisais, les triais. Une passion qui m'est restée, car j'ai ma propre collection de figurines de toutes sortes!

La cuisine était au bout du corridor, suivie de la pièce pour le petit-déjeuner qui fermait le rez-de-chaussée. À l'origine, ce devait être un endroit magnifique. Il y avait de larges fenêtres qui donnaient du côté sud-est, par où la lumière entrait à profusion. À l'adolescence, j'y faisais pousser du cannabis. Ce n'était pas pour moi, mais pour mon amoureux!

Il y avait une grande table en verre et en fer forgé travaillé à la main. Ainsi qu'un tapis blanc. Qui ne l'était jamais. La pièce était sale, comme le reste de la maison; défraîchie, laissée à l'abandon. La dernière peinture remontait au temps de Matusalem.

Notre maison ressemblait à celles imaginées par Charles Dickens, en pleine décadence, au pourrissement accéléré, comme la famille qui l'habitait.

Cette enfance dans un environnement pareil a produit sur moi l'effet inverse, comme cela arrive souvent: je suis devenue une adulte obsédée par la propreté. Pour me sentir bien, je sors des lingettes et j'essuie le bas des murs. Dans la salle de bains, je pourchasse chaque tache de dentifrice.

Je peux m'accroupir durant des heures pour récupérer les résidus coincés entre les lattes du parquet de bois franc. Chez moi, il n'y a ni tapis, ni rideaux, ni rien qui soit susceptible d'abriter trop d'acariens. Que des stores et des planchers de bois. Au bureau, il m'arrive de nettoyer derrière la cuvette, là où aucune femme de ménage ne s'aventure. Il y a plein de matières organiques.

Je ne tolère pas la saleté, même dans les endroits les plus incongrus. Mais je finis par arrêter de frotter avant de devenir ridicule.

Dans la chambre que je partageais avec mon père, la télé, la radio et la lumière étaient allumées en permanence. Pour ajouter à la cacophonie ambiante, mon père parlait parfois au téléphone, tard dans la nuit. Avec le recul, je suppose qu'il était en dépression, c'est du moins ce que j'en ai compris des années plus tard, en me basant sur certains faits, et qu'il avait besoin de ce bruit et de cette lumière pour calmer ses angoisses.

Je dormais donc comme je le pouvais. Aujourd'hui encore, je peux m'endormir n'importe où. C'est un don dans la vie. Au cinéma, à l'opéra, au bureau, dans une voiture, dans n'importe quelle position, je tombe dans les bras de Morphée.

Leonel, lui, a besoin que tout soit éteint, avec les stores fermés, pour dormir. Si j'avais le choix, les fenêtres de ma chambre seraient dénudées. J'aime être réveillée par le soleil. J'ai choisi ma maison pour son abondance de lumière. C'est vital pour moi.

La télé en couleur était toujours ouverte, et personne ne contrôlait ce que j'y regardais. Jeune, j'y ai vu trop de films inappropriés. Je me souviens encore de ma terreur en visionnant *Godzilla* et *Psycho*!

J'avais souvent peur dans mon lit. La porte qui menait à l'entrée des employés était à côté. Il y avait une fenêtre, aussi, et je craignais que des jeunes veuillent la forcer et cambrioler la maison.

La nuit, ma grand-mère sortait souvent avec ses amis et mon père était souvent retenu au bureau avec des clients. Quand j'étais petite, il avait essayé d'embaucher des

gardiennes, mais ça tournait toujours au vinaigre. Il ne s'entendait avec aucune. L'une d'entre elles avait chauffé une boîte de fèves au lard, un soir, qu'elle a voulu ouvrir ensuite. Comme le métal était surchauffé, elle l'a échappée et je l'ai reçue directement sur la tête. Mon père était en furie. Plus tard, il a tout simplement décidé de m'emmener au bureau les soirées où il devait travailler.

Au quotidien, ma grand-mère et moi parlions toujours en yiddish, tout comme son fils avec elle. Je faisais pareil avec mon père. Par contre, il me répondait en anglais. C'est comme ça que meurt une culture.

À la maison, on m'appelait Anne-France et à l'école, Anne. Je détestais ce prénom. Il me rappelait les premiers livres de Dickens, avec Jane et sa petite sœur Anne. Plus tard, mon premier mari, Chaim, m'a demandé : « Comment ça, tu as un prénom catholique ? » Alors il m'a renommée Anna. Et tout le monde utilise Anna depuis.

J'ai grandi dans un environnement mixte, composé de juifs orthodoxes, de francophones, d'anglophones, de Grecs... L'avenue Déom reflétait ce qu'est devenu Montréal aujourd'hui. Le milieu était bien sûr aisé, mais cosmopolite. On faisait nos courses sur l'avenue Victoria dans Côtedes-Neiges, où on trouvait toutes nos boutiques cachères.

À l'époque, les musulmans étaient nos amis. Mon père m'a élevée en me répétant que nous étions des « cousins ». Ceux qui vivaient ici étaient bien intégrés. Comme ils étaient trop peu nombreux pour avoir leur propre commerce, ils venaient acheter leur viande chez notre boucher. La viande cachère, c'est comme de l'halal. En tout cas, ça leur convenait. Quand j'y pense, je trouve tellement regrettable l'éloignement de nos communautés. Nous étions si proches que nous achetions les mêmes viandes ! Il n'y a pas plus intime que ça.

Dès l'âge de dix ans, je faisais le marché pour mon père et moi. Ma grand-mère s'occupait de ses propres courses, elle ne mangeait que des produits cachers. De mon côté, j'allais chez Steinberg et je prenais un taxi pour rentrer à la maison. J'étais comme Gavroche, le gamin de la rue des *Misérables*,

abandonné par ses parents, mais un Gavroche d'Outremont. Mon père me donnait 30 dollars et, avec cette somme, j'achetais assez de nourriture pour bien remplir trois sacs.

Bien sûr, ce n'est pas normal qu'un enfant ait ce fardeau. Mais j'étais laissée à moi-même. Je n'avais pas d'autre choix que de prendre soin de moi, de me vêtir, de me laver et de préparer mes repas. Vers l'âge de onze ou douze ans, j'ai appris qu'on devait se laver les cheveux souvent. Je me suis mise à les laver tous les jours, ce qui n'est pas nécessaire. Mais je n'avais pas de repères en matière d'hygiène. Qu'est-ce qui était trop ou pas assez ?

En fin de journée, il n'y avait pas de souper formel chez nous, pas de repas familial. On mangeait ce qu'on trouvait quand on ouvrait le frigo, à l'heure qui nous convenait. Mon père achetait souvent des mets préparés. Je sortais les restes des plats d'aluminium du restaurateur et je les mangeais froids, avec les doigts. Je n'utilisais pas d'ustensiles ni d'assiette.

Encore aujourd'hui, je préfère manger avec les doigts, de la nourriture non réchauffée, de la veille, de l'avant-veille ou d'il y a trois semaines. Leonel manque de s'évanouir chaque fois. Mes enfants n'en reviennent pas. Je leur dis : « Si ça ne sort pas du frigo sur deux pieds, c'est comestible ! »

Mais où était la DPJ ? Je me pose encore la question aujourd'hui. Une affaire de classe sociale, sans doute. J'étais une petite fille riche. Une misérable petite fille riche.

« JE SUIS UNE GUERRIÈRE.

Mais parlez à n'importe quel soldat qui a combattu durant trop d'années : après un certain nombre de cadavres, il n'en supporte plus la vue.

Après la mort de mon père et la chicane avec ma famille, j'ai appris que je ne suis pas faite pour endurer les disputes avec mes proches. Paradoxal, non, pour une avocate en droit familial ? Mais être au cœur des querelles des autres ne m'a pas guérie et ne me guérira pas d'une fraction de milligramme de ce qu'a été mon enfance. »

Anne-France Goldwater est avocate spécialisée en droit de la famille depuis plus de trente ans. Très médiatisée pour ses célèbres causes et pour son travail à l'émission *L'Arbitre*, elle est également reconnue pour son franc-parler et ses déclarations parfois controversées. Mais qui est cette femme brillante qui a vécu de grands drames et qui a connu de multiples aventures ? En collaboration avec la journaliste Martine Turenne, c'est avec beaucoup de sincérité et de générosité qu'Anne-France Goldwater nous livre son histoire. Toute une histoire.

Martine Turenne a travaillé pour différents journaux et magazines au cours des vingt-cinq dernières années, en plus d'avoir publié plusieurs livres. Récipiendaire de nombreux prix prestigieux pour ses reportages, elle s'est taillé une place parmi les journalistes les plus en vue de sa génération.

